

Poet it 3

écrivotages ter



A présent première page donc parler de solitude d'un peut-être moi et bien sûr bonjour pas pour moi personne dans le noir le cœur trop lourd peut-être d'acier et de mots par le parler de solitude le parler parmi les mots le silence noyé cela ne peut pas.

*

Le seul point de vue qui vaille est celui qui nous offre le plus d'émotion.

*

le vent peine à inventer le jour
je sors pour un train

Paris ne sera rien qu'un rendez-vous
une salle climatisée et aveugle
dans un immeuble qui reflète
le passage des voitures indifférentes

ce reflet n'est en rien le mien
Kerouac m'aide à m'en inventer
(m'inviter) un autre

en fond d'écran le « beat hero »
regarde attristé
ce que sont devenues mes icônes

*

C'est l'amour qui décrit le mieux la
disparition.

*

La vie entasse des branchages sur le chemin
pour ralentir notre progression. Nous devrions
la remercier.

*

De partout mais de poésie.

*

Je ne veux pas d'une poésie qui astique ses
bibelots

*

Cork : deux vieux handicapés physiques, dont un avec des béquilles, qui donnent pleins de pièces à une musicienne qui fait la manche. Emotion que ce partage d'infortune.

*

Dans les toilettes d'un pub irlandais :
« cherche femme bonne cuisinière, ménagère et sachant coudre, béccher les vers, et nettoyer le poisson et si possible possédant un bateau et un moteur. Envoyer photo du bateau et du moteur »

*

Que regarder quand tout s'offre à voir ?

*

Le pardon est un instant plus que des mots

*

je reste en silence à envier le pas du chat dans
les travées inextricables d'une lumière du soir
malhabile

il y a toujours une couleur un mouvement pour
rattraper les errements du jour

il y a toujours dans le sillage une direction à
chercher

et je sais que le chat est de bon conseil

*

absence, nettement
pas de facebook
pas de twitter
pas plus de google

*

lu dans le métro :
« La poésie :
un mot enterré dans la bibliothèque

un autre qui ressucite sur le bout de la langue »
Kamal Kheir-Beik

*

Je sais que les chemins qui mènent aux miroirs sont parsemés de chevaux enragés. Personne ne voit les miroirs comme des voleurs de grand chemin. Et pourtant, tapis sournoisement, ils attendent pour mordre.

Je sais qu'à force de leur lancer des pierres dans les yeux, les miroirs sont devenus violents eux-mêmes. Que les oiseaux se font aussi prendre au piège et qu'ils ont inventé un cri pour cela. Que parfois éclate la guerre entre des bataillons de miroirs et des hordes de cris.

Je sais qu'il ne fait pas bon toiser du regard un de ces fiers miroirs. Que même en courant, nos reflets nous poursuivent pour emprisonner notre image. Que seuls le brouillard et la nuit sont de confiance.

Dans le temps, la famille d'un mort arrêta
l'horloge et retourna les miroirs. Ce n'est qu'à
ce moment précis que la victoire est acquise.
Le temps et tous reflets arrêtés.

*

La compassion est la seule arme offerte par les
dieux.

*

Je voudrais écrire à la dérive. Sans savoir où
aller. Sans savoir de quel mot l'instant d'après
naîtra. Juste le découvrir, une fois mis au
monde, dans l'émotion ultime d'un
accouchement de lumière. Tout poème est un
enfant magnifique dont on ne maîtrise même
pas la conception.

Il aura sa propre personnalité. Pas toujours
simple à comprendre. Le poème induit
toujours une direction, il fournit sa propre
exploration. Il n'y a pas à le comprendre. Juste
l'accepter.

*

Il existe des mots "transgenres" : les mots "steppe", "relâche", "énigme", "vipère", "horloge" sont ainsi passés du masculin au féminin.

A l'inverse, les mots "élytre", "cauchemar", "salut", "risque", "crabe", merci", "automne", "gens", "pamplemousse" sont devenus masculins après avoir été féminins.

*

ce qui n'aura pas pâli

Maculer la page blanche. Non pas y déposer ces quelques signes qui forment des mots mais l'attaquer à l'arme noire. Laisser l'encre se révolter. Ne pas tenter de la réfréner. Lacérer toutes ces images qui viennent à moi pour ne pas en surcharger ma page. Tous ces bouts de poèmes, engrangés dans ces blocs sténo que j'ai aménagés en ateliers avec vue

hypothétique sur la poésie. Ne rien recopier à l'ordinateur. Les laisser en pleine lumière pour ne garder que ce qui n'aura pas pali.

Je voulais écrire un livre sur l'Irlande. La lecture de "intermédiaires irlandais" de Jean-Pascal Dubost m'en a dégoûté. Jamais je ne ferai aussi bien. Le coup de grâce m'a été asséné par Paul Louis Rossi avec ses "variations légendaires". Autant de culture, d'érudition me ramène à mes insuffisances que je ne parviens pas à surmonter. Je ne suis appelé qu'à un destin poussiéreux, il faudra me rendre à l'évidence. L'amertume est le marquage de mes jours et les livres dévorés ne font que creuser le fossé.

Ma prière est bien aride. Enlever cette couverture d'acier sur ma modestie – manque d'ambition? – Terminer la dizaine de recueils à peine commencés et perdus dans l'électronique labyrinthique de mon ordinateur. S'approcher des doutes et y mettre flamme. Pour qu'enfin un éditeur vienne y trouver la poignée de feu qu'il cherche pour se réchauffer lui-même.

Je ne suis pas certain de pouvoir, mais le suis-je de vouloir ? Je n'arpente que des chemins aux graviers arides. A force de ne traquer que les ombres entraillées, je finis par ne plus me rendre compte du précipice que je m'impose. Il n'y a pas lieu en soi de plus secret que le précipice.

Alors, même si je sais que reculer n'avance à rien, me rentrer dans ma tanière. Fuir les autres poètes pour ne pas m'enfoncer encore plus. Quitte à perdre leur amitié – mais quelle amitié? – et m'enfoncer encore plus. Maculer mes jours de questions pour avoir à y répondre sans fuites mensongères.

Semer le noir sans doute. Mais je préfère le noir au blafard, au pâli, au sale. En espérant qu'après ces semailles intérieures viendront les moissons extérieures... et que le jour se lèvera enfin d'une façon poème.

*

tes épaules caracolent
échos des caracos
être la main qui batifole

dans mon regard blottie ta peau ne rougit plus

*

au bord de la route encombrée
un homme
une faux sur l'épaule
le regard noir
de faux

*

d'un côté la fenêtre l'image malhabile
de l'autre la page

un mot fut élu du regard

je le choisis pour m'aider à emménager dans
cet espace blanc
et c'est lui qui m'en confia la propriété

une lumière parlait au poème et j'étais son
disciple

*

Un poème à mâcher : poèmallow

*

J'appelle rêve la prise de contrôle par l'âme.

*

L'école n'est plus lumière, ni offre de chemin.

*

Trouver un parapluie à mots pour me protéger
des phrases banales.

*

Je veux que mon poème se prenne pour un
silence, juste un regard furtif.

*

Les œuvres vives d'un bateau sont cachées sous l'eau. J'aime qu'il en soit ainsi pour mon travail, dissimulé dans l'ombre. Il faut prendre la peine de sortir mes textes de ces eaux sombres pour les étudier, voir si aucune soudure ne fait défaut, si l'antirouille a fait son effet ou bien s'il faut au contraire en revoir certaines anomalies de solidité.

*

On perd sa route à chercher du sens.

*

sommeil d'oubli en marche forcée des rêves éteints le noir pour tout viatique l'effondrement comme resserrement des chairs et des esprits l'heure n'a que faire des sommeils agités le noir n'est pas cet alogon qui précède les mots qu'a décrit Bonnefoy.

les images en viennent aux mains avec les mots je n'arrive pas à les séparer la violence de ce combat me fait peur pire qu'un cauchemar un rêve éveillé l'envie d'en découdre moi aussi avec ces mots qui me hantent sans vouloir se laisser dompter parvient-on à dompter les mots ?

*

Jours wikipédiés pour Sophie Loizeau combat contre l'inculture et l'entêtement de certains apprentis encyclopédistes :

il faudrait cracher sur l'écran
action visage sur ces faiseurs de raison
anonymes

(les autocrates ne font pas leur autocritique)
remettre les points sur les i dans ses poches
et lancer le poing sur la page
(les mots limitent)

*

par goût d'espoir il ne faut pas y voir autre
chose que l'ouverture d'une première page
quelques mots-traction pour irriguer l'instant
de son encre boueuse et en éclairer l'arrière-
plan
se laver à l'eau boueuse pour espérer faire
émerger l'or
sur le blanc parfait
conception maculée
espoir à venir

*

faire apparaître la poésie
dans le labyrinthe
de mes empreintes digitales
le dédale de mon génome
la profondeur de mon iris
l'exhuder de tous mes pores
que tous mes pas en relèvent l'écho
qu'elle soit moi

*

L'expression "je t'aime" fait encore recette dans les graffitis.

Cela rassure un peu.

*

Extrait de "un monde en prose" de Didier Cahen :

DESSEIN

Chercher
midi à quatorze heures
pour ainsi raccourcir
l'ombre de mon portrait

*

Auteurs, débarrassez-vous de vos vieux réflexes, manies d'écrivains et formules usées – prime à la casse – grand débarras – re-départ – tout nettoyer de l'âme – enlèvement gratuit – amaigrissement des ego – blanchissement (franchissement ?) des traumas.

Fuir ces livres reliés à court de hauteur –
imitation poème – plutôt une écriture
d'effeuillage – une écriture ouverte sur les
hasards – un pont – déboutonnez un peu la
poésie du côté des images aussi – poézig-zag –
l'écrit craque – ouvrir à double tour.

*

temps de rien le temps de le dire déjà tombé le
mauvais le temps avarié invariable à la pluie le
temps sous-estimé de rancune envers les
hommes le déluge encore, toujours et
maintenu maintenant

*

A la vérité issue de la bouche, je préfère celle
du regard.

*

plus que le souvenir
parfait
un passé à composer

prendre ma part
d'incertitude

plus que l'avenir
conditionnel
un futur à antérioriser

*

Danielle Collobert, "Il donc" :

interruption dans le sommeil – l'inertie –
courts moments de paix où il sera sans doute
allongé sur le côté – bras repliés sous la tête –
vision claire d'un semblant d'absence au
monde

*

Paix : rien d'autre que l'autre nom du silence.

*

J'ai dormi avec le store du velux ouvert sur
l'absence de nuages.

J'aime que la nuit étoilée surveille mon
sommeil.

*

on n'a pas le choix (je dis cela souvent
me donner du cœur du souffle en plus que
celui qui me fait reculer le choix de la survie
du courage cela fait prof ou militaire un peu
donneur de leçons

je n'aime pas

cela fait veuve de militaire femme qui
accouche et là j'aime mieux

on n'a pas le choix

Chambaz Mallarmé Le Pennec Hugo Roubaud
Rouzeau

on n'a pas le choix il faut fermer la parenthèse
sans vraiment la fermer
et c'est difficile

*

je ne peux que modérer le souffle

en moi
qui me pousse à écrire en noir
le jour a bien d'autres préoccupations que mes
dysfonctionnements d'âme mal équilibrée
je ne peux qu'inviter le lecteur à relativiser tout
ce fatrâme
lâché sur une page blanche
il n'y a d'essentiel
que la folle envie de respirer autrement

*

Les ports sont toujours des lieux où s'attisent
les couleurs.

*

J'arbore le poème en frontispice de mes jours.

*

ligne de crête d'une langue
ni trop dite ni pas assez

écrire de la poésie

pour plus d'intensité

*

l'absence d'écrire me contrarie
entravé d'un quotidien trop serré je gaspille des
heures à ne rien écrire
je m'avance sans lutter dans ce désert blanc
aux sables mouvants
je m'enfonce dans ce marais du cerveau
n'arrive à impulser aucun envol

et toujours ce pied mal assuré

*

Les jours dans leurs labours appliqués.

*

Cette poésie qu'on appelle émotion.

D'emblée ainsi des émotions assoupies à force
de quotidiens.

Des émotions goudronnées.

Des émotions élaguées.

Accumulations en forme de soustractions.

Pourtant des émotions comme fruits de l'âme.

Des émotions volatiles qu'il importe d'attraper
d'un œil et d'un geste rapides.

Des émotions forgées au rouge de l'enfance et
travaillées au fil de la vie.

Des émotions à reprendre en vue.

Mais alors quel trajet de l'émotion au visage et
au corps? Passe-t-il par une quelconque
pesanteur? Ce voyage sensoriel ne peut-il être
représenté que par les scientifiques?

La poésie n'a-t-elle pas son atelier sur ce
trajet?

Le poète n'est-il pas celui qui taille l'émotion à
façon et son regard n'est-il pas aussi avisé que
celui de l'artisan?

L'écrit va jusqu'au corps mais sans jamais
parvenir à le faire chair.

Cette poésie qu'on appelle émotion y
parviendrait presque.

Quel trajet alors de l'émotion aux mots? Et retour aussi.

Les mots labourent de long en large les émotions. Ils sont à la fois les fruits de cette terre originelle et le soc qui les fait pousser.

Quel détail va actionner la machine à mots?

Faut-il forcément dire ces mots? Dire de vive voix, de morte voix?

Et parfois, dans l'indicible émotion, dans l'impossible vocal, l'écrit n'est-il pas l'intervalle salutaire choisi par les écrivains?

Mais l'émotion a-t-elle un droit de regard sur les mots?

*

J'aperçois la Joconde dans les nuages. Une Joconde vieille, déformée au fur et à mesure que le vent pousse les nuages. L'âge est ce vent dans les nuages.

*

ériger les jours en monuments

n'a jamais fait grandir les hommes

un anniversaire n'est qu'un jour comme les
autres

qui ne nous vieillit pas plus d'une journée

mais bon

le temps pousse ses ronces...

*

tenir ses appuis autour des mots

avoir confiance en toute lueur

s'approcher des doutes

et frapper où sourd la douleur

*

Le record du plus grand bonheur du monde
n'existe pas. Le plus grand malheur non plus.
Si c'était le cas, je ne supporterais pas cette
compétition.

*

Il n'y a plus qu'à classer parmi les sentiments
cette approche de la lumière basée sur la
diffraction de la flamme. Le regard qui crée
ainsi un autre état fébrile dans l'âme intérieure
d'un homme, est digne de porter le flambeau
d'une belle histoire naissante.

*

quel sang pour demain?
les rites sacrificiels disparus, que pourrons
nous invoquer pour survivre à nos excès?

aujourd'hui agonie (mensongère?) mais
demain quelle traversée des peurs?
les mensonges obstruent les artères et
noircissent le sang
la nuit vient y tirer son charbon

du sang de demain
l'éclosion des caresses d'aujourd'hui

*

interdire :

dire entre

viens?

*

mon poème en balancé léger d'une veste sur
une chaise
un bonjour qui papillonne
s'apaiser d'être vivant

*

La vieillesse m'apporte ses heures en grandes
brassées. J'aborde désormais les rivages du
crépuscule en tourmenté définitif. Mon corps
en vient à craindre ses propres os. Le temps se
rapace et surveille ce corps d'automne aux
chairs essoufflées. Chaque jour passé me
rapproche de la lisière.
Vieillesse ou le trou porté en triomphe.

*

une journée écrite au brouillon

une correspondance dans la marge
des mots pour moi-même
en écriture de seuil

un rêve intervalle
a emménagé dans mes combles
sans même que l'écrire
puisse l'amener à vie

l'écriture s'habille
derrière le paravent du silence

*

salle d'attente
il lit L'équipe
elle Le Monde des Livres

le match est dans la salle

*

Dans l'averse se forge un poème. A faire
pousser la mauvaise herbe des jours gaspillés,
elle capture des traces de lumière pour en bâtir

des couleurs. Le ciel s'enrubanne ainsi d'un arc en ciel qui étincelle de peur de mourir. Ainsi sont les mots : portés vers la couleur. Même transparente, même pâle, rarement transparente. Couleur malhabile aux reflets espiègles et à l'abri des règles. Car dans l'ignorance affleure une blancheur, une étincelle de vérité au bénéfice des mots.

*

prière de ne pas poser les vélos contre l'horizon

*

il n'y a plus ces fonds poétiques dans les révoltes éphémères qui demandaient l'humain à défaut d'aumône. Les mots jetés en roulement de guerre à la face des puissants étaient semés par de fragiles poètes. Certes, ils brouillaient souvent avec parfois une petite dose de bêtise intercalaire ; certes la pierre balbutiait sa colère, mais les mots étaient là pour la retenir. Ils pointaient vers un espoir

accessible qu'on nous a volé depuis (ou que nous avons laissé s'envoler ?)

Dans le rouge de la tension terrible s'ébouriffaient des orages. Rancoeurs en tenaille peut-être mais surtout l'utopie folle de croire en ses propres mots. Chacun d'eux prononcés cherchaient du relief dans les dire de refus. Mots de compromis, il y avait combat acharné au dépourvu de la réplique. Le mouvement de grève était un mouvement pas un arrêt. La négo se monnayait au prix fort mais l'écoute n'avait-elle pas plus de valeur ? On se serrait la main pour que personne ne puisse se cacher de ses serments.

A nos jours, dans le ventre épuisé des révoltes, à tout front ne faut-il pas choisir le plus respectueux : celui qui porte l'humain ?

*

Lorsque, au bout d'un monde de velours, les larmes viennent à emmêler les souvenirs, une solitude intérieure vient s'enfermer en nous. Des barreaux s'élèvent, des serrures se ferment. Les mots résistent à toute tentative

d'évasion. Il n'y a plus que soi pour lutter contre soi. L'oubli est le tas de sable jeté sur les braises.

Les souvenirs ne sont alors que vibrations lointaines, une onde mourante. Une étoile maussade dans l'impossible nuit.

*

le pire de la mort c'est de penser qu'on en réchappe

*

L'érudition n'est qu'un mot fragile derrière ses volets fermés. Trop de savants pour si peu de poètes. Trop de sachants pour si peu de chercheurs.

Besoin d'aérer tous les discours de cette image assurée de soi qui empoussière les livres et les écrans. L'enluminure plait à l'œil mais pas à l'oreille.

Je connais du sable une écriture simple qui s'envolerait pour un poème. C'est toute l'érudition que je me souhaite.

*

Il n'y a pas si loin entre pioche et poésie
les deux servent à creuser.

Outils d'excavation des mauvaises terres.

*

L'enfant qui commence à forger son
bonheur avec des mots est un poète.

*

Beaucoup préfèrent parler de leur
"entourage" plutôt que de leur "famille".
Pourquoi ce flou dans les relations?

*

J'ai rencontré la poésie par le frais d'une auteure de dix-huit ans, puis redécouverte dans la maison d'un vieux monsieur près des oliviers. Je la poursuis dans le souffle de la mer s'épuisant sur les rochers. Je la quitterai un jour, de paupières lasses, un livre, comme un oiseau mort, tombé sur mes genoux.

*

Le pouvoir est sans doute la pire des substances addictives.

*

Les mères : le vivre en œuvre.

*

"Toi aussi, fais sortir ton cœur de la cage de ta poitrine" Nazim Hikmet

*

Mon rapport aux répondeurs est des plus distants. J'ai trop de respect pour le silence pour lui imposer ma voix. Alors, certes on peut savoir qu'untel a appelé, certes on peut laisser un message et demander qu'on nous rappelle, certes. Mais l'absence de l'autre au bout de l'onde ou de l'impulsion électrique (à défaut de fil), ramène à moi la timidité de mon enfance. Ne pas contredire les adultes, ne pas trop parler à table, se taire à l'école, à la messe, ne pas parler à un inconnu. Alors maintenant, avec cette voix mal assurée des timides, me taire devant cette autre voix connue ou non, propulsée par l'électronique.

*

Le regard vraiment au hasard près de la fenêtre triste. Je devine de vieilles couleurs dans l'angle. Un papier décollé veille près

de la fenêtre. Tout est d'une vulgaire douceur sans relief. Du mieux que je distingue, une porte sans mémoire, ouverte. Le temps s'y est échappé. La vie ici oubliée, éteinte. La main, gouvernée par la porte sans doute, a lâché prise. La vieillesse est partie. La vieillesse le mot juste. Une existence en continu puis le corps en détresse. Une saison à se rappeler sa jeunesse. Ce corps là, s'en remémorer le masque. Et les lieux, les objets, les noms. La vieillesse une saison fin.

*

Dans la tiédeur des pouvoirs, les foules ne sont pas fidèles.

*

*"pense
par le silence"*

J'ai reconnu le sens d'un mot sur une porte.
L'errance et l'intime et rien d'autre en
ombre portée.

*

La vieillesse, toutes ces secondes jetées à
terre, piétinées, qu'on regrette amèrement.

*

Le regard d'une foule ne voit pas plus loin
qu'un homme seul.

*

écrire
cette mise au monde

cet instant à l'écart
où tous les espoirs se précipitent

*

je rêve d'une chambre des métamorphoses
où après m'être dévêtu
je pourrais me glisser dans d'autres mots
et faire la conversation avec mon reflet
avec mon enfance ma mort

ma vie devenue ma proie
j'aurais plaisir à la décortiquer
sauvagement
la dépecer des apparences inutiles
me déshabiter pour mieux nettoyer mes
jours
des couleurs mensongères

*

Ecrire est capital. Ecrire pour me sentir en hausse. Mon CAC40 : le nombre de lignes au bout de mes doigts. La cote que je m'attribue n'est pas bien élevé mais me suffit. Pas de business là-dedans, n'ai rien à vendre. Même mes livres, ne les vends.

Ecrire, ne pas s'économiser. Si, dans les mots, économiser toute longueur.

*

Ne pas distinguer l'écriture et le bonheur.

*

Une poésie fruit du silence.

*

Ne pas se perdre dans la transparence tout autour.

*

Le clodo ne pue pas. Une jeune femme s'assoit à côté, n'ose pas faire demi tour en le voyant. Dans la salle d'attente de la gare, trop bruyante des conservations, il ne parvient pas à dormir malgré la petite gorgée de rouge. Alors il va fumer dehors,

il demande à la jeune femme de lui garder
son sac elle accepte.

un soir, une gare, un clodo
une femme pleine de noblesse

*

on peut toujours
survenir survivre surmonter surnager
surjouer surprendre sursauter
surexposer surfaire
surbaïsser
surchauffer
surclasser surdimensionner surdoser
surévaluer
surinfecter sur réagir surexciter
surmultiplier surpeupler surstocker
surpayer surtaxer

mais pas
surnaitre
surmourir

il n'y a rien au-dessus de ces deux extrêmes.

*

La poésie comme photocopie des sentiments.

*

Une langue est un vaisseau dont les mots sont l'équipage.

*

Le destin, ce mendiant qu'on ne sait reconnaître, entasse ses cargaisons dans les brumes de sentiments où la lecture des paumes ne signifie rien de plus qu'un chemin à chercher.

J'y pense souvent, je ne sais pas comment m'y prendre avec mon destin. Je le laisse tout faire et lui m'assombrit le regard. Je le vois comme un masque de flamme noire posé sur la défaite d'un visage, le regard faussé par de nombreuses chutes dans les mots.

Parfois je me dis :

" descend de ton langage et va plutôt croquer du souvenir " mais ce fruit silencieux qu'est le poème continue à m'offrir son sucre. Et je ne peux me résoudre à ne plus arpenter les hasards de ces absences consumées à espérer l'instant fragile où le mot infuse.

Du langage, la couverture donc, pour me cacher de moi-même. Traquer toute poésie à l'approche pour fouailler en elle comme je fouaille en moi à la recherche d'une clé de compréhension. Se cacher pour mieux se trouver.

Se cacher
pour écrire
pour se trouver
pour écrire
pour se cacher.

Du langage, la couverture aussi pour me
chauffer à ses côtés. Peut-on faire destin
d'une langue? D'un peu de mots semés en
châle sur les épaules?

Ecrire,
ce monologue dissimulé.

*

écrire c'est inquiétant

solitude sombre monologue dissimulé avec
l'ordinateur

des mots noirs lourds des pensées d'ailleurs
des voyages seul

personne ne comprend ces orées solitaires
au bout du poème

tout le monde y voit une peur du partir
ainsi vers les mots l'absence de revenir

solitude silence mais derrière le silence
bien des jardins

et puis aussi soi-même retrouvé enfin
parmi l'éboulement de jours mal entassés

*

Au jeu de se faner, il n'y a que des
perdants.

*

*"J'aime tout ce qui s'écrit sur le silence,
l'immobilité,
L'écriture est alors l'imperceptible
mouvement,
L'à peine audible respiration d'un infini,
Un instant attentif à l'homme."*

Paul Quéré

*

La petite échoppe du cordonnier

On ne dit pas boutique ni magasin, mais échoppe. Plus petit, plus mimi. A faire métier de réparer le pas, le cordonnier est le poète des commerçants. Et si les poètes tenaient échoppe, je la verrais bien ressembler à celle du cordonnier.

Le cordonnier règne sur des odeurs de cuirs, de cirage, de crème pour les cuirs, des couleurs aussi, quelques lacets,

quelques boucles dorées, quelques semelles.

Et parfois il imagine des poches à secrets, des lieux intimes dans les sacs à main de femmes qu'il crée. Il imagine les longues jambes d'une cliente dans les bottes de cuir noir qu'il répare, le pas fatigué de la vieille personne qui s'est gravé dans ses semelles. Il imagine l'argent qui s'envolera du portefeuille en agneau acheté en cadeau pour un adolescent. L'argent n'a pas d'odeur mais celle du premier portefeuille en cuir est inoubliable.

Il imagine en poète et je l'envie.

*

Ecrire : fonction de ponction

*

il n'y aura pas besoin
juste exigence vitale
à lancer des mots
sur la nappe en papier blanc
écran

ne pas
écrire c'est se tromper
sur le sens de mes pas

*

comment mesurer l'oubli ? en unité de
temps ?
d'intensité ? faut-il graduer soi-même sa
capacité à oublier sur une échelle de
douleur ?

en unité de désunité ?

l'oubli est-il la désorganisation des
souvenirs pour n'en garder qu'un désordre
illisible ?

déchirer les mots en axe de faille
les images en noires béances
les sons eux aussi séparés
mais déchire-t-on ses pensées ?

l'oubli est-il le changement de direction
pour ne plus voir
ne plus entendre
ne plus penser
fuir courageusement l'usure du pays intime

l'oubli est-il un couvercle, un marchand de
sable, un marécage, un envol ? n'est-il pas
plutôt un manque d'espace ? le cerveau
trop petit trop rempli qui fait de la place.
La grande braderie des souvenirs balancés
par les fenêtres de l'âme ?

l'oubli n'est pas l'absence
non plus l'indifférence
personne n'oublie d'avoir des sentiments

l'oubli n'est pas le contraire du souvenir

il n'en est qu'une des phases

l'oublié pas oublié selon les psy
devenu souvenir autrement
il reste oiseau mort englué quelque part
en nous

j'ai peur d'oublier
d'avoir oublié d'avoir peur
d'oublier

*

aujourd'hui
vos désirs font désordre
sur un mur

mon désordre
dans mes désirs
je l'écris

*

Il faudrait inscrire l'humour au patrimoine immatériel mondial de l'Unesco.

*

Elle vient d'allumer son ordi. En attendant que son écran lui propose tous ses menus, elle regarde ses ongles. Parfaits, la couleur du vernis, la forme découpée finement. La femme est la seule à recevoir les confidences de la couleur. Elle seule comprend son pouvoir d'enchantement. J'aime quand une femme me touche de couleurs.

*

Les matins défont exactement les mouvements de la veille. Dans les maisons, la nuit n'a pas encore levé son mystère que les corps s'animent déjà autour de ces non-lieux que sont les seuils. Partir revenir. La partie s'engage sur la résistance des ombres

que l'on fait naitre de nos propres noirceurs de l'âme. Il n'y a plus de doute, le matin est le bras qui rompt la nuit. Mais c'est notre propre incapacité à voir clair, à éclaircir nos profondeurs en de magnifiques aurores intimes, qui nous empêche de croire au jour.

*

Dans mes écrits, il y a place pour l'imprononcé.

*

plus que toujours
et bien moins moins que jamais

l'espoir ne saurait se diluer dans la
vieillesse

*

Nous n'avons à périr que de nos incapacités à combler nos manques.

*

J'ai rêvé d'une valise si grande et si légère à la fois avec laquelle je pourrais emporter mon arbre avec moi. Pour ne pas empêcher l'arbre de grandir, la valise resterait souvent ouverte auprès de moi, et l'arbre offert en partage. Bien sûr, ma valise intriguerait, je devrais me méfier des voleurs de bonheurs. Mais l'arbre offrirait tellement de bonheur, que personne ne penserait à lui faire du mal.

Ce serait un arbre aux multiples fruits, des noisettes, des cerises, des mures, des oiseaux, des lucioles, des lampions, des poèmes. Et aussi, quelques mots envolés, quelques musiques, quelques pas de danse, équilibres de cirque, des envols de plumes.

Et puis, à ses pieds, comme un trésor enfoui, ni or, ni argent, mais des verres polis, des images jaunies, les bons et mauvais souvenirs faciles à déterrer.

Cet arbre aurait vu naître tous mes instants, tous mes poèmes. Et sur son tronc, la poésie est le cœur que j'y graverais.

*

Ecrire est une enfance où chaque pas est un hasard, une découverte.

*

Ecrire, l'instant est organe pour ré-habiter sa mise au monde.

*

Ecrire, ce rythme à traverser, rivière à nager à toute peau.

*

Ecrire, ne rien refuser d'entendre de la phrase commencée.

*

Parking, des lignes pour se garer, des places pour se perdre.

*

sur une poubelle :
Veni, vidi, vomii

*

L'arbre nomme-t-il
chaque branche chaque fruit
comme ses enfants?

*

La mémoire agit comme une voûte qui protège des erreurs du passé.

*

Faire de la poésie pour tapisser l'intérieur de mon esprit. Personne ne peut le voir sans bien me connaître. Mais moi cela me fait plaisir de décorer ainsi mes jours intérieurs. Seul artisan-propriétaire de ces lieux, je ne m'interdis aucune faute de goût, du noir parfois, des rouges, du sombre, de l'éblouissant, du bruit, du criard. Des alliances-alliages osés, du désordre et de la cacophonie. Seul interdit : la facilité. Je déchire, je casse, je renie ce qui ne me convient pas. C'est mon chez moi poétique.

*

Reculer, c'est créer de l'espace. La mer le prouve tous les jours.

*

Une pierre lancée, quelle que soit sa forme,
s'arrondit dans le lointain.

*

Les mathématiques m'ont appris l'intervalle
infini entre zéro et un, la poésie l'infini
entre deux poèmes.

*

*"Si j'ai parfois écrit, ce n'est pas seulement
mais c'est aussi pour éviter de prendre la
parole"* Jacques Dupin

*

J'ai froid au langage alors je me chauffe en
poésie.

*

Toute entreprise de joie est honorable.

*

L'enfance est une vallée ouverte vers les sommets.

*

Le temps passe comme un caillou dans la chaussure.

*

Le poète ne donne pas de l'amour, il donne à l'amour.

*

Ramoner son âme des suies intérieures salit bien des pages blanches.

*

Finir foudroyé, pour un chêne quel destin
plus romantique?

*

Prisonniers du seul bleu, nos barreaux ne
sont que nos peurs.

*

on resterait bien là
le corps à la lumière
à lire des poètes
l'esprit à la lumière

*

Regarder le ciel de ses mains vides on
aimerait saisir ce poids du bleu si léger qui
n'empêche pas les enfants de s'envoler.

De ses mains vides attraper tout envol.

*

Si une hirondelle ne fait pas le printemps,
le bonhomme de neige fait bien l'hiver.

*

L'eau que je bois a déjà été bue. Se
souvient-elle par qui?

*

Pour donner l'âge de quelqu'un, l'unité de
mesure est parfois le nombre de printemps.
Mais s'agissant d'années passées, il
conviendrait mieux de comptabiliser les
étés.

*

Le baiser est une réponse amoureuse à une question même pas posée.

*

[...] une panne de l'investissement en France [...]

une dégradation des trésoreries des entreprises [...]

[...]

mais la constitution de sociétés dans les paradis fiscaux n'est pas en soi illégale [...]

[???

(Ouest France du 6/04/13)

*

chercher, plutôt qu'un don de poésie, une poésie du don du partage une poésie qui ne vit que de l'altérité et de l'échange "porteur de poèmes" quelle belle expression transpoésie cette poésie qui traverse les

distances et rejoint l'imaginaire d'un autre
quand le mot juste invente un frémissement
nouveau pour celui ou celle qui le reçoit
voilà la poésie-pont comme la poignée de
main d'une rencontre donner des mots
donner du temps voilà un programme
dénué de tout commerce la poésie comme
remède au commerce sans le décorum
vanté par les publicitaires une poésie sans
apprêt, sans maquillage, paillettes ni ourlet,
juste dans l'effilochement des images une
poésie simple pour ne pas effrayer le chant
des nuages ne faire qu'effleurer de sa
plume le poème sans chercher à le graver
dans la pierre les mots simples du don de
soi juste de soi

*

l'escalator descend
mais à en juger par leur baiser
leur amour monte

*

Denis Rigal : "La poésie, on la fait, on n'en parle pas."

*

Observer l'eau du poème depuis le ponton des mots.

*

Le mot juste ne souffre pas de la hauteur.

*

Quand je serai mort, j'aimerais que l'on dise de ma vie : « ce passage-là était bien »...

*

la fenêtre se promet la colline

je ne sais pas ce qu'elle attend
pour la rejoindre

*

Un monde qui jette ses larmes au caniveau
ne mérite pas sa peur de mourir.

*

Les mots « consulter », « supprimer » vont
finir par m'horripiler à force d'être
prononcés dans le train par des gens qui
parlent à leur téléphone.

*

j'ai gardé le ciel dans mon atelier

du bleu et quelques nuages
comme source de nos cimes

pour le travail des mots

*

Je guette le succès comme on guette
l'arrivée de sont train en gare. Mais la
différence est que le train lui, est certain
d'arriver.

*

Le chat en poète
observe le jour se lever
depuis la fenêtre du bureau.

J'aimerais bien lire ce qu'il écrit.

*

Une poésie du off, non présente chez les
libraires, dans les salons, sur les marchés
de la poésie. Internet comme seul résidence
d'écriture, loin des subventions, des
éditeurs. Poète inconnu, à la flamme

toujours vive. Poète de revues
confidentielles. Poète gratuit. Patient, car
telle est sa seule arme.

*

Poète : passez-moi le sel de l'expression !

*

mes anagrammes :

rend hideuse
hier du dense
heures d'Inde

en anglais :

undesired he
underside he
ruins heeded
user he dined
druid he seen
under she die
run is heeded

*

Nos poèmes naissent de notre mort passée sous silence.

*

On n'échappe pas aux mots si facilement. On a beau vouloir se débarrasser des formes classiques du langage, des formules usées à force d'être utilisées, inventer du langage n'est pas si simple. Pas facile d'effacer les atavismes d'un revers de plume. Pas facile de signifier autrement que par le signifiant. Tiens, juste un exemple en repensant à l'enterrement d'une tante de mon épouse. En regardant le cercueil, je l'associe immédiatement à l'arbre qui a servi pour sa réalisation. Mais écrire « l'arbre du cercueil » me semble trop simple pas assez fouillé, alors je poursuis la recherche en tirant le fil entre

l'arbre et le cercueil. « l'arbre linceul » déjà mieux mais avec un effet trop prévisible. « l'arbre sait donner la mort » oui mais les jeux de mots trop faciles n'apportent pas grand chose à la poésie (sauf chez Verheggen et Jean L'Anselme).

Pousser encore la réflexion « l'arbre garde la mémoire des linceuls », « l'arbre accompagne la mort de son linceul imprévu », « l'arbre aux quatre poignées de mort », puis se souvenir des sarcophages de pierre, faire lien avec la fin de la lumière, de toute forme de vie, l'inconnu de l'après et lancer le poème ainsi :

la mort est passée
de la pierre au bois

l'arbre a gardé le bleu
en compagnon de voyage

il sait la fin des souffles
la mort des lumières

le sommeil des linceuls

Mais en lisant cela, je ne suis pas encore satisfait. Il manque quelque chose...sans doute du lien entre ces strophes, un rythme moins bizarre... Alors tenter plutôt ceci :

la mort passée
s'en remettre au bois
l'arbre choisi a gardé le ciel
en compagnon de voyage

il sait la fin des souffles
et la mort des lumières
le sommeil des linceuls
l'écriture des silences

l'arbre choisi lui parlera du ciel
et de ses voyages

*

Le propre du futur est de s'éterniser.

*

La poussière est la réponse à nos regrets.

*

J'avais emporté à la Hoguette « de l'air » d'Antoine Emaz. Mais rapidement, en levant les yeux vers les nuages, j'ai été frappé par la similitude de l'image que je voyais et celle qui figurait sur la couverture du livre édité chez Louis Dubost. Alors, plutôt observer cette course blanche (je reprendrai Emaz à la maison), cette course de nuages d'été que je ne sais nommer. Comment qualifier l'allure des nuages poussés aujourd'hui par un vent de sud-ouest ? S'agit-il d'un galop ?

Étonnante impression mais je ressens une certaine profondeur en regardant si haut

dans le ciel. Il y a même comme un mal de mer à regarder ainsi tout là-haut. Pourtant ce bleu foncé n'a rien de marine. Je ne sais où le ciel va puiser ce bleu mais sa réplique aux nuages est des plus admirable. Au bal des écumes, le ciel est plus fort que la mer.

Je repense à du Bouchet également avec les blancs en « vides porteurs » qui jalonnaient ses ouvrages. C'est vrai qu'ici, au-dessus de moi, c'est le blanc qui écrit, le blanc signifiant, et derrière le premier niveau de blanc je peux découvrir une autre couche de nuages se déplaçant plus ou moins vite. Plusieurs niveaux de lecture, de la poésie donc que cet envol de coton.

Je ne sais pas si, comme on le dit, les nuages sont des mots écrits par les anges mais leur ciselure si fragile est l'œuvre d'un grand artiste.

*

Il était une fois, une parole bâtie dans la
bouche en poème.

*

un jour sans je

tout au loin le je s'endépouille
silence, un je meurt
un je décrit tout pale
pas oublié de disparaître le je
parti au jour J du je à l'heure
un je, un jour la mort
la ruine d'un je
sans voix du corps, le je devant
je de l'autre côté
je nulle part
oubliez le nom de mon je déjà lointain
quelle importance le je
si un jour un autre je
à ma place

*

la pluie noire des idées d'un auteur
retient le bras des évidences

la réponse par le travail

*

Une correspondance, ce n'est pas forcément recevoir des velours, ni réunir des rêves éloignés, ça commence dans le silence décacheté et ça finit souvent dans l'effacement de l'écrire, par ce qui reste du confus d'une vision souvent partielle.

S'écrire c'est j'irai te suivre dans tes silences et tu me diras ce que tu penses des miens. C'est arpenter un raisonnement complexe pour en rebondir ailleurs enrichi d'une simple conclusion. C'est creuser les non-lieux des paysages intérieurs et le proposer comme lumière. C'est dénouer les

nombrils à force de questionnements et de creusements.

*

J'ai peur que le camion transportant des voitures fasse tomber la dernière qui semble prête à basculer sur moi.

J'ai peur que le camion transportant des troncs d'arbres en laisse tomber un sur moi.

J'ai peur à vélo entre deux camions.

J'ai peur que l'hélicoptère qui passe au dessus s'effondre sur moi.

J'ai peur de me créer des peurs impossibles.

J'ai peur de n'avoir pas assez peur de la fin du monde.

J'ai peur de n'avoir pas assez peur de l'homme.

*

Est-il permis d'un roman un simple amas d'écume? Ne faut-il pas aller plus loin vers l'invention d'une lumière? Faire les poussières du langage pour le projeter en rayons par le seuil d'une histoire inventée?

*

Le temps est innocent des maux qu'on lui attribue.

*

Le poète parvient parfois à accrocher les nuages jamais à décrocher la lune.

*

La pluie a beau s'inspirer de la blancheur, elle ne fait que salir les terres et les façades.

*

Poésie : ce linge mouillé posé sur mes fièvres.

*

« *Tout est dans le titre* »

Quelle horreur !

Pourquoi écrire le livre alors ?

*

Agencement de cuisine de mots touillés
retouillés des sauces chatouillés des
piments des portes de placards à ouvrir des
 tiroirs

mais quelle recette ?

*

J'espère ne pas avoir de prédestination à la
procrastination...

*

Guillevic :

« Dans le quotidien de la vie, je ne me présentais pas comme poète. Au yeux de tous, j'étais un petit fonctionnaire [...]. Moi seul savais que j'avais à porter en moi cette étrangeté qui me poussait à écrire. En somme, c'était comme si constamment je nageais dans des eaux souterraines et que ma vie sociale était un périscope »

Cité par Lucie Albertini dans « Guillevic
Vivre en poésie ou l'épopée du réel »
éditions Le Temps des Cerises

*

on nous vend
une internationale de la joie
en réseau

des vidéos pour rire

pour ne pas voir

*

Une poésie pour habiter de l'intérieur les
douleurs incomprises.

*

Traduire : passer d'une langue à l'autre
un baiser ?

*

écartez-vous de l'Histoire
disent les fanatiques

peut-on ainsi éparpiller nos morts
à leur aveuglement ?

*

N'en pouvant plus de rêver au ralenti, j'ai pris mes mots à mon clavier et me suis enfui en moi-même. Les mots y étaient déjà là à m'attendre comme un bateau endormi dans le jardin. Réagir. Refuser de se laisser prendre dans les boues des impossibles vaillances. Des mots pour vaciller le passé. La poésie pour ébrécher les boucliers de mon indifférence.

Puis l'écriture en fontaine perpétuelle. Je voulais que même le papier voyage avec mes mots. Avec ses errements, ses recherches de trajectoires, ses incantations maladroitement. Des bribes à profusion. Des petits bouts de poèmes. Toujours le plus court pour ne pas encombrer le blanc de la page. Fuyant l'inutile. Fouiller dans les lisières ce qui parle de moi, de nous.

Puis l'écriture à partager, à offrir en distances indéfinies. Chercher des miroirs. Juste des miroirs, pas la reconnaissance et ses médailles évidées. Pas juste pour l'image de soi, plus un retour de soi. Mais

souvent n'offrir ici qu'un cadeau d'amertume. Peu à peu, les mots s'abîment dans l'éloignement lancinant des échanges. La partage n'est plus que mise en ligne. Comme dans ces dépôts-ventes où des objets ne trouvent jamais preneurs. Une écriture en dépôt (même pas vente), c'est tout ce que vous trouverez ici.

*

Être attentif à ce qui reste dans la tête du lecteur après avoir lu et refermé. Dans le moment exact où l'on saute du bateau de l'écrit sur le quai de la réalité. Le retour à la rive ne doit pas faire disparaître le rêve. Imprimer dans le tête du lecteur, le « pli mental » cher à Proust.

*

Le poète se doit de hausser compagnie.

*

acheté chez un soldeur
le livre d'un poète
avec une dédicace
pour un journaliste

en écrivant ces mots à la main
l'auteur se doutait-il
qu'ils finiraient ainsi ?

*

Fait divers : Un désespéré a retourné sa
fatalité contre lui.

*

pareil à du papier de rêve
les mots
du réchauffement poétique

*

je voulais vous rendre la poésie
comme on rend la pareille

*

transformation d'un geste
en un tour de magie
telle est la poésie
avec les mots

*

autour d'un bon poème
gravir toutes les faims

*

© Denis Heudré 2013
Tous droits réservés
Reproduction interdite

ISBN : 979-10-91405-20-1